

13 juin 1940

LES COMBATS DU 23^e R.I.C. A MALANCOURT

LE général Maurice Bourgeois, ancien commandant du 3^e Bataillon du 23^e R.I.C. en 1940, nous a transmis une lettre du caporal Valter, datée du 8 janvier 1941, relatant les circonstances de la blessure mortelle dont fut atteint son commandant de compagnie, le capitaine de Vésinne-Larue, au cours des combats livrés le 13 juin 1940 près de Malancourt (1).

Castelnaudary, le 8 janvier 1941.

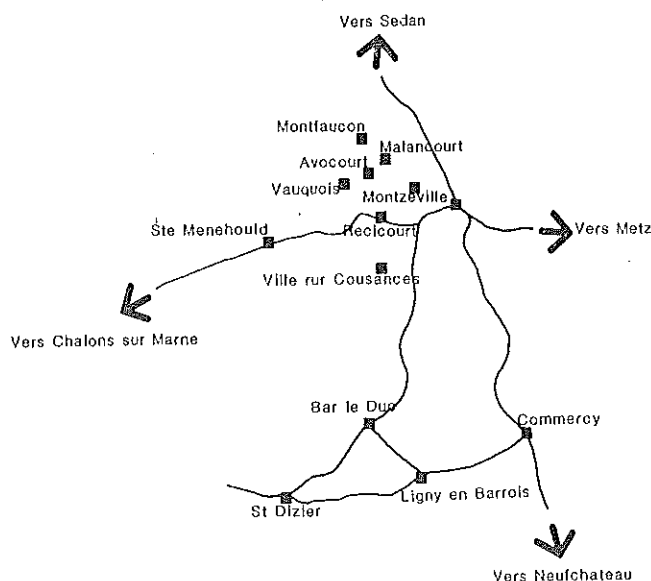
Mon capitaine,

C'est avec une immense joie que j'ai reçu votre lettre du 23 décembre, accompagnée de ma citation, et je ne sais comment vous remercier ainsi que la personne qui s'est dérangée pour me procurer ce grand bonheur. Aussi je me permets de supposer qu'il s'agit du capitaine Loubaton, rencontré en septembre dernier à Rivesaltes, à qui j'avais fait part de l'engagement au cours duquel le capitaine de Vésinne avait été blessé.

C'était le 13 juin, la 4^e Section dont je faisais partie, commandée par le lieutenant Millet, se mettait vers midi et demi en position à la sortie gauche de Malancourt. L'après-midi se passait bien, sans incident. Vers 6 h du soir, voilà que des coups de feu éclataient venant de Montfaucon. Le capitaine de Vésinne venait vers nous. La section du lieutenant Riche était à ce moment-là à gauche, et devant nous sur la colline en direction de la route. Le capitaine prenait la tête du 10^e groupe, le lieutenant Millet le 11^e et le sous-officier adjoint le 12^e groupe. Le capitaine nous faisait monter en colonne, formation en triangle, deux groupes en avant. Le 10^e groupe était à droite et le 11^e à gauche (j'en faisais partie). Depuis la route nous avons parcouru environ 1 500 m jusqu'en haut de la colline d'où l'on apercevait les coups de feu. En effet, les « Boches » tiraient avec des balles traceuses et avec des mortiers. Je me trouvais alors seul, avec le tireur qui était à 5 m derrière moi et à environ 150 m à gauche et à la hauteur du capitaine. Le reste du groupe était avec le lieutenant un peu en arrière.

Le capitaine se dressa et donna des ordres ; je me levai également pour les transmettre au lieutenant, alors qu'au même moment le capitaine s'abattit. Immédiatement, Mottier qui était tireur au 10^e groupe, cria : « Le capitaine est blessé ! » en appelant le lieutenant. Je me repliai, le dit au lieutenant, et que tout de suite il fallait chercher les brancardiers ; personne ne bougeait. C'est alors que je me proposais à les chercher. Le lieutenant ne voulait pas que j'y aille, il voyait pourtant bien que personne ne bougeait, alors contre son gré je partis.

Il fallait que je fasse environ 2 km 500 pour aller au village. Arrivant au village, je vis le poste de secours et la mairie en flammes, les « Boches » bombardaient le village. Je revins sur mes pas et alors je vis quatre silhouettes au bout de la route, je courus tout ce que je pouvais pour les rattraper et je criai de toutes mes forces. Enfin, ils avaient entendu. Je leur ordonnai de me suivre pour chercher le capitaine blessé ; comme ils s'y opposaient, c'est alors que je pris mon fusil et leur promis de faire usage de l'arme s'ils ne marchaient pas immédiatement. Alors ils se résignèrent ; c'étaient les quatre brancardiers de la 9^e. Arrivé à hauteur des collines je vis le lieutenant Millet avec la section, prêt à partir en direction d'Avocourt. Tout le monde me regarda marcher avec les brancardiers mais personne ne voulut nous aider ou plutôt nous défendre en cas d'attaque. Cinquante mètres plus loin, je rencontrai le caporal Pot et le soldat Guiffon qui me dirent qu'ils avaient descendu le capitaine, jusqu'à mon emplacement de batterie. Je leur demandai leur aide mais ils n'en pouvaient plus. Je résolus d'aller jusqu'au bout et j'appelai, à perdre haleine, tout en avançant, le capitaine. Enfin on arriva à l'emplacement. Le capitaine était couché et à moitié sans connaissance ;



(1) Vous trouverez dans la rubrique « Vie de la Fédération », page 48, le compte rendu de la cérémonie de l'inauguration du monument élevé à Esnes-en-Argonne à la gloire des marsouins du 23^e R.I.C.

il avait été touché au bas du ventre à droite, à hauteur de l'emplacement de l'appendice. On le chargea et on repartit à travers champs. Tout à coup je vis un groupe d'hommes, j'ordonnai qu'on s'arrête parce que j'étais en tête et marchais en éclaireur ; je croyais que c'étaient des « Boches » parce qu'à l'emplacement où on avait chargé le capitaine on entendait très bien discuter « Boche », et comme c'était 8 h passées il faisait déjà sombre. J'avancai et je fis les sommations au premier venu et, tout en rampant, je reconnus le soldat pour être un de chez nous de la Section du lieutenant Lefèvre. Je déclinai mon identité et je leur dis que le capitaine de Vésinne était blessé. Tout de suite le lieutenant Lefèvre surgit et demanda où il se trouvait ; alors j'appelai et les brancardiers reprirent la route. Après, quatre de la Section prirent le brancard, le lieutenant se rendit auprès du capitaine qui sembla ne pas le reconnaître. La Section se joignait à nous et nous reprîmes le chemin sur la route en direction de Malancourt. En cours de route, nous mîmes le brancard sur une voiturette de mitrailleuse. Arrivé à l'entrée du village, des coups de feu de toutes parts éclatèrent ; aussitôt, nous fîmes demi-tour. Le village était plein de « Boches » et en flammes, l'artillerie s'était tue mais tirait sur Avocourt. En cours de route, nous avons vu une auto prête à partir ; alors on fit signe au chauffeur de s'arrêter, on plaça le capitaine dans la voiture et je pris le brancard et montai sur le marchepied jusqu'à Avocourt au poste de secours. A peine était-on arrivé qu'un sévère bombardement nous surprit. Le capitaine fut sorti et rentré dans le poste de secours, on l'examina et on lui mit un pansement provisoire. Je remarquai la figure que faisait le médecin qui avait l'air de dire qu'il n'y avait guère de chances de le sauver. Il y avait les intestins qui étaient quelque peu sortis, mais c'étaient des blancs. En tout cas il était bien touché ; il avait été touché à 8 h 10.

De là, on le transporta dans un camion aménagé en ambulance et l'on repartit ; il était environ 10 h 30 quand on roulait. Auparavant, le lieutenant Lefèvre repassa avec la Section et les quatre brancardiers. On roula toute la nuit et on arriva au petit jour dans un village et l'on attendit ; dans ce village il y avait avant un poste de secours divisionnaire ; j'en profitais pour prendre une cruche et un verre d'eau que le capitaine me réclamait. J'avais suivi parce que le capitaine l'exigeait. On repartit ; en cours de route, le capitaine me demanda de l'eau à tout bout de champ. On arriva au matin le 14 juin à Ville-sur-Cousances et de là, quelques kilomètres plus loin, jusqu'à une ferme qui était transformée en poste de secours. On débarqua le capitaine et on l'examina de nouveau, on renouvela le pansement et on le retransporta dans une vraie ambulance. Là, je demandai le chemin à suivre ; il me répondit « Bois de Montzéville, route de Verdun, bois de Hesse ». J'insistai pour savoir lequel était le bon mais il ne répondit plus. Je partis donc vers 6 h après le départ de l'ambulance qui partit pour Commercy en direction de Montzéville ; j'arrêtai un side-car qui allait dans les parages dont je ne me souviens plus du nom et de là je me dirigeai vers le bois. Je rencontrai en cours de route des militaires du 145^e d'Artillerie qui me dirent qu'ils avaient vu un détachement du 23^e. Alors on fit le chemin vers le nord. On marchait environ depuis une heure quand, tout à coup, une patrouille allemande nous tomba dessus ; j'essayai de me défendre mais ils étaient tous armés de mitraillettes et avaient leurs motos garées dans le ravin, ils étaient environ une quinzaine, j'essayai de me sauver mais ils me gardaient à vue, si bien qu'après avoir fait un bout de chemin on arriva à une maison et à un grand bois ; quelqu'un, parmi nous, dit que c'était Vauquois. Enfin, la maison avait un aspect d'une école entourée d'une grille, avec des maisons autour à quelques mètres. Une fois derrière les grilles, les sentinelles allemandes rôdaient au milieu de la maison ; presque au toit il y avait un petit balcon où une mitrailleuse était placée, destinée à balayer les grilles au moindre signe d'évasion. On était environ une centaine dans cette cour, et l'un après l'autre rentra dans la maison à in-

tervalles d'une demi-heure. La nuit commençait à tomber, ils ne nous avaient rien donné à manger ; ça fait que depuis le 13 à midi, je n'avais qu'un quart de jus dans le ventre.

Vers 11 h à peu près, des bombes d'artillerie tombèrent dans les parages de l'école et, comme par miracle, il en tomba justement derrière le bâtiment et la grille céda à un endroit ; dans l'intérieur de la maison, c'était le désarroi. J'encourageai six camarades à se sauver avec moi profitant du désordre. On gravit les grilles qui avaient cédé à l'ébranlement, à toute vitesse, mais la mitrailleuse et les sentinelles qui s'étaient mises à l'abri, ne restèrent pas inactives ; ils nous tirèrent dessus ; quatre furent tués et un légèrement blessé ; à moi, une balle m'a juste égratigné la main droite. On courut dans le bois vers le sud à toutes jambes. On courut toute la nuit, le nombre de kilomètres qu'on a fait, je ne puis vous le dire ; malgré la fatigue je parvins à tenir. On arriva vers le petit pont à un village évacué, on parvint à trouver du pain abandonné, on le prit, et on repartit ; plus loin on vit une camionnette disparaître avec du matériel, le conducteur ne voulut pas nous prendre. A force d'insister il accepta, il nous mena jusqu'à Réciécourt. Là, un convoi du 12^e R.T.S. partait ; on prit place et on en descendit à Bar-le-Duc, parce que j'avais aperçu deux voitures avec l'insigne du régiment. Mes deux camarades ne voulurent pas venir, je fis mes adieux. Je fis la route à travers Bar-le-Duc ; à environ 500 m de Bar-le-Duc, je trouvai une camionnette de la 6^e Compagnie en panne ; je m'adressai au chef qui était avec le chauffeur, il me dit que toutes les camionnettes étaient à Ligny-en-Barrois. J'allai jusqu'à la ville indiquée et je vis, sur la place, quatre camionnettes : celle de la 9^e, 10^e et 11^e et celle du Bataillon avec les chefs comptables. Là je demandai encore où je pouvais trouver le régiment, ils ne le savaient pas. Si bien que j'ai fait route avec eux. De là, on est allé à Neufchâteau dans les Vosges. On y arriva le 16 juin à 10 h du matin. On gara les voitures dans la cour d'un garage où il y avait un grand distributeur d'essence. Il y avait alors les camionnettes des 9^e, 10^e, 11^e du Bataillon, celle du lieutenant Gérard, celle du dépannage, la camionnette du trésorier et la camionnette de la 6^e Compagnie. On dina à midi et après on alla à l'Intendance qui était abandonnée pour y chercher des vivres, des habits, etc. Vers 3 h on y était toujours. Tout à coup des avions italiens survolèrent la ville et la bombardèrent avec des bombes explosives et incendiaires ; il en tomba sur la gare, sur le poste d'essence et sur le carrefour et sur l'Intendance, on eut tout juste le temps de sortir ; à peine sortis, la maison s'écroula. Tout de suite on se dirigea vers le poste d'essence ; le carrefour était encombré d'un détachement de chars montés sur autocheilles qui brûlaient, des autos civiles à côté brûlaient également, partout il n'y avait que des blessés et des morts, les chars qui étaient chargés de munitions explosaient peu après. Une fois arrivés au poste d'essence il y avait la camionnette de la 10^e Compagnie et du Bataillon qui étaient la proie des flammes. Le chauffeur de la camionnette du 1^{er} Bataillon (que j'ai oublié de citer) avait été tué, le lieutenant Gérard, trésorier, grièvement blessé et évacué tout de suite. Il y en avait encore d'autres qui étaient blessés, qui étaient évacués que je ne connaissais pas. On réussit à sauver la camionnette des 9^e et 11^e et celle de la C.A.3 que je n'ai pas cité non plus, - celle de la 6^e, du trésorier ; les dépannages étaient repartis tout de suite sans nous attendre. Après avoir évacué le maximum des blessés, on partit parce que la nuit tombait. Là, un colonel du détachement de chars nous prit le nom, à moi, au chauffeur de la 9^e et de la 10^e et nous dit qu'il faisait le nécessaire pour nous faire accepter une récompense parce qu'on avait fait preuve de sang-froid et de courage. Enfin, de là, on partit pour Vittel où l'on passa la nuit du 16...

L'auteur arrive le 25 à Carcassonne, via le Jura, la Savoie, l'Isère et la Lozère, puis à Rivesaltes où les troupes sont démobilisées. Il lui reste « encore deux ans et dix mois pleins à faire », et il pense partir aux colonies.